

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2006)
Heft:	37: Literatur & Wissen(schaft) = Littérature et savoirs = Literature & sciences
Artikel:	"To name is to possess" : la critique de la botanique dans My Garden(book): de Jamaica Kincaid
Autor:	Fidecaro, Agnese
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1006324

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Agnese Fidecaro

“To name is to possess”

La critique de la botanique dans *My Garden(book)*: de Jamaica Kincaid

My *Garden(book)*: (1999)¹ est un recueil des chroniques de jardinage de Jamaica Kincaid, pour la plupart d'abord parues dans le magazine culturel américain *The New Yorker*. L'écrivaine née à Antigua y prodigue les conseils conventionnels d'une amateure éclairée tout en méditant de façon cultivée sur la manière dont elle soigne son jardin du Vermont, où elle est installée. Mais ces textes sont aussi l'occasion pour elle d'interroger la séparation traditionnellement établie entre le jardin et le monde (on pense bien sûr à Candide) et de critiquer l'implication historique de l'amour des fleurs dans la domination coloniale. Non sans ambiguïté, elle se demande dans quelle mesure elle-même, descendante exilée d'esclaves antillais, devenue écrivaine à succès et propriétaire, ne reproduit pas à son tour, dans son jardin et dans le discours sur celui-ci, le rapport au monde qui a causé son déracinement et celui des siens.²

C'est plus spécifiquement le questionnement de Kincaid sur les sources et les limites de ses connaissances sur les plantes qui la conduit à aborder le rapport entre botanique et

¹ Jamaica Kincaid, *My Garden(book)*, London, Vintage, 2000 (New York, Farrar, Straus and Giroux, 1999). Toutes les références de pages entre parenthèses dans le texte sont à cette édition.

² Pour un regard critique sur les ambiguïtés liées à la publication des chroniques dans *The New Yorker*, voir Anne Collett, “A Snake in the Garden of the *New Yorker*? An Analysis of the Disruptive Function of Jamaica Kincaid's Gardening Column”, *Missions of Interdependence: A Literary Directory*, édité par Gerhard Stilz, Amsterdam, Rodopi, pp. 95–106.

pouvoir colonial.³ Partagée entre le point de vue des dépossédés et celui des privilégiés, elle revient à plusieurs reprises avec une ironie féroce sur le problème des "liens historiquement noués entre maîtrise intellectuelle de la nature et domination coloniale du monde".⁴ Elle s'en prend ainsi sans relâche aux signes et institutions d'un ordre culturel basé sur la négation et la destruction des cultures qui lui sont antérieures. Elle s'interroge particulièrement sur l'autorité de représenter et de nommer, prenant pour cible à la fois les relais institutionnels de cette autorité (comme l'école coloniale, le jardin et le musée botaniques) et les grandes figures de l'histoire de la botanique et de l'horticulture (notamment Carl von Linné, fondateur au 18^e siècle de la botanique systématique moderne).

Kincaid remet également en cause la séparation entre l'objectivité du savoir scientifique et la subjectivité de la sphère personnelle. Naviguant entre écriture, lecture et jardinage, elle interroge la hiérarchie entre langage et corps, entre sphère des idées et sphère matérielle. C'est en attirant l'attention sur tout ce que le grand récit de la science exclut qu'elle subvertit le discours sur les plantes dont elle est héritière et propose, à l'intersection entre grand savoir et savoir personnel, une approche concrète du jardinage comme pratique de mémoire et de résistance.

3 Cette question est au centre de plusieurs publications en histoire de la botanique. Voir notamment *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer* (RFHOM), Dossier thématique: "De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe: botanique et colonisation (fin 17e-début 20e s.)", t. 86, n° 322-323, 1999; Richard Harry Drayton, *Nature's Government: Science, Imperial Britain, and the 'Improvement' of the World*, New Haven, Yale University Press, 2000; Lucile H. Brockway, *Science and Colonial Expansion: the Role of the British Royal Botanic Gardens*, London, Academic Press, 1979.

4 Marie Noëlle Bourguet, Christophe Bonneuil, "Présentation", *RFHOM*, op. cit., p. 8.

Savoir botanique et acculturation

Dans le chapitre intitulé “What Joseph Banks wrought”, la déclinaison érudite des noms de plantes cultivées dans les jardins d’Antigua permet paradoxalement à Kincaid de mettre en exergue un savoir indisponible pour elle, celui de la flore autochtone. Chaque plante identifiée est originaire d’une région différente du globe, comme le seraient les spécimens rassemblés dans un jardin botanique. Comme toute collection, celle-ci est synonyme de diversité; mais cette diversité équivaut à une dislocation, chaque nom de plante renvoyant à un ailleurs géographique différent:

What did the botanical life of Antigua consist of at the time another famous adventurer (Christopher Columbus) first saw it? To see a garden in Antigua now will not supply a clue. The bougainvillea (named for another restless European, the sea adventurer Louis de Bougainville, the first Frenchman to cross the Pacific) is native to tropical South America; the plumbago is from southern Africa; the croton is from Malaysia; the hibiscus is from Asia (unfringed petal) and East Africa (fringed petal); the allamanda is from Brazil; the poinsettia (named for an American ambassador, Joseph Poinsett) is from Mexico; the bird of paradise is from southern Africa; the Bermuda lily is from Japan; the flamboyant tree is from Madagascar; the casuarina comes from Australia; the Norfolk pine comes from Norfolk Island in the South Pacific; the tamarind tree is from Africa and Asia. The mango is from Asia. The breadfruit is from the East Indies. (100)

L’introduction des plantations de canne à sucre et l’influence du goût des colons anglais a profondément transformé le paysage d’Antigua. Mais Kincaid se réfère ici plus spécifiquement aux transferts de plantes entre les différentes parties de l’Empire britannique, organisés à partir de la fin du 18e siècle sous l’impulsion de Joseph Banks. Les jardins botaniques royaux de Kew Gardens en Angleterre deviennent à cette époque un centre logistique permettant de recueillir des spécimens de plantes issus des différentes colonies. La question de leur adaptation à un nouvel environnement y est étudiée, et ces spécimens sont redistribués en vue d’une exploitation de leurs ressources, pour le développement d’une agriculture

coloniale ou à des fins ornementales.⁵ Loin d'être une science uniquement descriptive, la botanique moderne naissante, convoquée à travers la référence à Banks, apparaît impliquée dans une transformation de la nature dont les ressorts sont économiques.

Dans le passage cité plus haut, la litanie des noms de plantes réactive aussi une étymologie coloniale que l'usage des vainqueurs a naturalisée. L'acte de nomination substitue en effet à un ou des termes locaux peut-être effacés pour toujours le nom d'un explorateur, d'un scientifique ou d'un homme d'état responsable de la découverte de la plante ou honoré par elle: la bougainvillée est nommée d'après Bougainville, le poinsettia d'après Poinsett; l'auteure se réfère aussi ailleurs à l'histoire du dahlia, hybridisé et renommé par le botaniste suédois Andreas Dahl (88), et à la rudbeckia, nommée d'après Olof Rudbeck, compagnon d'études de Linné (121). A travers ces étymologies, Kincaid donne à entendre l'imbrication du monde naturel dans une histoire qui l'a transformé. Chaque nom énuméré restaure à la conscience le geste d'effacement qui sous-tend la nomination, sans qu'une dénomination plus originelle ne soit pour autant donnée. Il se joue ici un déracinement linguistique qui est la condition de l'entrée de ces plantes dans une circulation globale. La nomination lie donc étroitement appropriation symbolique et déracinement physique, elle est elle-même déjà transplantation, arrachement de la plante non plus à un sol ou à une nature, mais à toute une culture locale, à un environnement indissociablement culturel et biologique, dans lesquels elle se trouvait insérée. L'acte linguistique détache la plante de cet environnement pour la considérer comme un élément sans passé d'une nature vierge, élément à décrire, à objectiver, à transformer et à échanger.

5 Richard Drayton affirme que cette démarche relève déjà d'une circulation mondiale des biens. Il souligne ainsi l'implication d'intérêts mercantilistes dans les origines mêmes de la botanique moderne. Sur les transferts de plantes à destination des Indes Occidentales, voir Richard Drayton, *Nature's Government*, op. cit., pp. 106–115 et Richard Drayton, "A l'école des français: les sciences et le deuxième empire britannique (1780–1830)", *RFHOM*, op. cit., pp. 91–118 (particulièrement les pages 100 à 105).

Kincaid souligne les liens entre ce processus et le pouvoir en présentant le jardin botanique, espace du savoir et de l'agrément, comme un des lieux où elle a fait, enfant, l'expérience du statut subalterne de sa culture:

This ignorance of the botany of the place I am from (and am of) really only reflects the fact that when I lived there, I was of the conquered class and living in a conquered place; a principle of this condition is that nothing about you is of any interest unless the conqueror deems it so. For instance, there was a botanical garden not far from where I lived, and in it were plants from various parts of the British Empire, places that had the same climate as my own; but as I remember, none of the plants were native to Antigua. [...] The botanical garden reinforced for me how powerful were the people who had conquered me; they could bring to me the botany of the world they owned. It wouldn't at all surprise me to learn that in Malaysia (or somewhere) was a botanical garden with no plants native to that place. (89-90)⁶

L'appauvrissement évoqué par Kincaid à propos de son île n'est donc pas seulement biologique, il consiste dans l'inaccessibilité pour elle d'un savoir qui n'a pas été recueilli par la botanique officielle: "What herb of any beauty grew in this place? What tree? And did the people who lived there grow them for their own sake? I do not know, I can find no record of it." (101) Kincaid transpose ici aux plantes un *topos* du discours postcolonial: l'absence du sujet colonial et de son passé des textes, des histoires, des récits officiels.

Botanique et éducation

Le dommage subi est d'autant plus irréparable que l'éducation coloniale produit des sujets acculturés, définitivement dépossédés du rapport traditionnel à leur environnement, et dont l'identité est constituée à travers l'assimilation d'un savoir occidental qui les coupe de leurs racines. Dans *My*

⁶ A propos de l'absence de la flore locale dans les jardins botaniques coloniaux britanniques, voir Donald P. McCracken, "The Jewels of Empire: British Imperial Botanical Gardens", *SPAN: Journal of the South Pacific Association for Commonwealth Literature and Language Studies*, n° 1, October 1975, pp. 19–30.

Garden(book): Jamaica Kincaid nous apprend ainsi que son rapport à la flore de l'île et sa passion pour la botanique sont médiatisés par le savoir acquis à l'école coloniale. Ce savoir est la clé d'un univers culturel élitiste qui fascine la petite fille et auquel elle cherchera activement à s'intégrer une fois devenue grande: "casual botanical conversation, the Latin names for plants, a discussion of the binomial system – where I am from, I am not aware that an atmosphere for these things exist in this place. I can remember well the cruel English person who was my botany teacher and that, in spite of her cruelty, botany and history were my favorite subjects in school". (102) La cruauté ici évoquée lie l'apprentissage dispensé à l'école coloniale à l'épreuve d'une certaine violence. Kincaid met en scène cette dernière dans un épisode célèbre de son roman *Lucy*, où une petite fille doit apprendre par cœur "I Wandered Lonely as a Cloud", poème de Wordsworth célébrant la jonquille ("daffodil"), une fleur qu'elle ne connaît pas.⁷

Mais ce rapport négatif au savoir est nuancé par le sentiment d'une positivité irréductible. Jamaica Kincaid ne peut en effet s'empêcher d'éprouver un sentiment de perte quand elle s'aperçoit, des années plus tard, que la botanique n'est plus désormais enseignée dans Antigua devenue indépendante:

The botany I had studied was the botany of the British Empire in Africa and Asia, some of the very same plants that are now widely cultivated in Antigua and must seem to most Antiguans (if they ever think about it) as typical of their native landscape. But botany as a subject is no longer taught in Antiguan schools; the study of plants is now called Agriculture.

⁷ Jamaica Kincaid, *Lucy*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2002 (1990), pp. 17–20. On trouvera des analyses de cet épisode, qui évoque le caractère disciplinaire du processus d'acculturation mis en œuvre par l'éducation coloniale, dans les articles suivants: Helen Tiffin, "Replanted in this Arboreal Place: Gardens and Flowers in Contemporary Caribbean Writing", *English Literatures in International Contexts*, édité par Heinz Antor and Klaus Stierstofer, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 2000, pp. 149–163; Alison Donnell, "Dreaming of Daffodils: Cultural Resistance in the Narratives of Theory", *Kunapipi*, 14(2), 1992, pp. 45–52; Moira Ferguson, *Jamaica Kincaid: Where the Land Meets the Body*, Charlottesville, University of Virginia Press, 1994; Jana Evans Braziel, "Daffodils, Rhizomes, Migrations: Narrative Coming of Age in the Diasporic Writings of Edwidge Danticat and Jamaica Kincaid", *Meridians*, 3(2), 2003, pp. 110–131.

Perhaps this is a more realistic view, because the awe and poetry of botany cannot be eaten, the mystery and beauty in the knowledge of botany cannot be taken to market.

And yet the people on Antigua have a relationship to agriculture that cannot please them at all. Their very presence on this island hundreds of years ago has to do with this thing, agriculture. (102–103)

Ici se joue toute l'ambivalence du rapport à la botanique chez Kincaid: le savoir qui l'émancipe la coupe des siens. Son acquisition résume métonymiquement le processus d'éducation par lequel elle échappe à sa classe sociale, à son indigence économique et à son identité de subalterne. Elle accède ainsi à un monde de valeurs, et notamment à une sphère de l'esthétique, qui portent la marque du privilège social et économique.

Toute consciente qu'elle soit de cet état de fait, elle ne peut cependant accepter la substitution de la botanique par la science de l'agriculture, synonyme pour elle d'un rapport utilitariste à la nature. De plus, la connaissance de la botanique impériale lui permet de connaître l'origine non indigène des plantes de son île et de problématiser, en le dénaturalisant, le rapport de ses compatriotes au sol natal: les Antiguais sont eux-mêmes transplantés, l'agriculture a signifié leur assujettissement, et il n'y a pas de savoir de leur environnement qui ne soit dans une certaine mesure terni par l'histoire d'une imbrication étroite entre culture, culture des plantes et domination.

Tout en étant un compromis, le savoir botanique est aussi éminemment désirable pour Kincaid et source de résistance. Elle trouve en effet ses ressources poétiques et critiques dans un rapport rétrospectif à ce savoir devenu dans une certaine mesure obsolète, issu d'un monde disparu dont elle est cependant le produit. Kincaid construit donc une position complexe et paradoxale, qui ressuscite de façon stratégique, en la déconstruisant et la critiquant, la fascination exercée par une épistémologie impériale en ruines, dont l'âge d'or s'étend entre la conquête du Nouveau Monde et le début du 20ème siècle.

Le simulacre botanique

Kincaid trouve dans le musée botanique universitaire, espace pédagogique par excellence, l'un des lieux dans lequel opère le mystère esthétique – “the awe and beauty” – associé à cette épistémologie. Elle évoque ainsi le plaisir éprouvé lorsqu'elle visite le musée botanique d'Harvard qui propose aux visiteurs des spécimens de fleurs et de fruits en verre soufflé:⁸

The specimens of fruit are shown at various stages of development, from blossom to their full ripeness, and then in various stages of decay and disease; the specimens of flowers, however, are shown without any blemish at all. These fruits and flowers, decayed or unblemished, are all beautiful, and, as is the way of likenesses, seem more representative of the real than do the things that they are meant to resemble. (56)

Le passage met en scène une alliance entre l'autonomie du savoir universitaire et l'autonomie esthétique. Kincaid souligne la beauté des spécimens exposés, définis par elle comme des simulacres plus vrais que nature. Leur beauté est apparentée à celle des dessins naturalistes, dont la fonction, avant tout scientifique, serait de “capturer l'essence ou le caractère d'une plante et développer les connaissances sur cette entité”.⁹ Pourtant, loin d'être secondaire aux yeux de Kincaid, la perfection esthétique des spécimens est perçue par elle comme l'expression même du désir colonial de transcender la nature. Cette flore éternisée dans le verre lui apparaît comme le résultat d'une hybris, d'une rivalité de l'être humain avec la nature, d'une volonté de maîtrise et d'asservissement qui s'y trouve fétichisée: “To see these things is to be reminded of how barefaced the notions of captivity and control used to be, because the very fabrication of these objects, in their perfection (no decay or blemish in nature is ever so appealing) and in the nature of the material from which they are made, at-

⁸ Il s'agit des spécimens réalisés entre 1887 et 1936 par Leopold et Rudolph Blaschka, établis à Dresde, qui mirent la tradition du verre de Bohème au service de l'enseignement de la botanique.

⁹ Sandra Knapp, *Le voyage botanique*, préface de Jean-Marie Pelt, traduit de l'anglais par Frédéric Daber et Frédérique Fraisse, Paris, Mengès, 2003, p. 12.

tests to a will that must have felt itself impervious to submission". (57)

La perfection des fleurs et des fruits de verre subsume dans son atemporalité la temporalité des cycles de la vie organique. Elle nie et domine la mortalité qui en est le corrélatif en démontrant sa capacité à la simuler. En cela, les simulacres de verre développent une logique déjà inhérente au dessin naturaliste:

Une image détaillée et correctement colorée est une aide précieuse à l'identification, mais, par le passé, elle a souvent été acceptée comme substitut et équivalent de la plante elle-même. Quand une nouvelle plante est nommée, un seul spécimen type doit être désigné, afin que le nom soit lié à un objet. Un point de référence est alors établi et le nom est ainsi ancré dans la réalité. Mais la procédure type est une invention récente, car la stipulation que chaque nouveau nom doit correspondre à un spécimen type n'est entrée dans les règles botaniques de la nomenclature qu'au début du 20e siècle. Auparavant, les botanistes utilisaient parfois plusieurs éléments, y compris des œuvres d'art, comme base sur laquelle ils fondaient la description de nouvelles plantes. Ainsi, quand aucun spécimen ne pouvait être lié sans équivoque à la description originale d'une espèce, une image accompagnant cette description pouvait servir de type, de 'spécimen' à jamais lié à ce nom.¹⁰

On voit ici que la question du simulacre reste historiquement liée à celle du nom, et à la préoccupation de pérenniser sa référence. Kincaid voit de fait dans les spécimens de verre une proclamation brutale de permanence, qui opère par soustraction des spécimens à l'ici et maintenant. En réduisant la corruption à ses signes, la matérialité incorruptible des spécimens intègre, en la mimant, la contingence qui pourrait venir remettre cette permanence en question.

Pourtant cette perfection se dénonce elle-même. La continuité spatiale met en relation ces spécimens raffinés avec les propos bassement racistes d'un botaniste du 19^e siècle, contenus dans un livre trouvé sur les lieux mêmes. (57) Une continuité est suggérée entre l'autosuffisance raffinée des simulacres de verre et ces formes de la suffisance morale que sont l'arrogance et la négation de l'autre. La clôture de l'univers du musée est rompue, puisque la pureté esthétique

¹⁰ *Ibid.*, p. 12.

devient solidaire d'une volonté d'épuration. Kincaid agraphe en réponse la préface et la postface du livre, rédigées par un membre de la famille du botaniste en question. Elle parodie ainsi la coupure entre le scientifique et le privé, entre l'essentiel et l'inessentiel. Elle fait ressortir la violence de cette coupure en la retournant de façon vengeresse contre l'autorité du botaniste, dont le livre se trouve mutilé.

“Nommer c'est posséder”

C'est plus généralement l'autorité de nommer qui est l'objet de la critique de Kincaid, qui évoque Christophe Colomb baptisant les éléments d'un monde qui lui apparaît comme vierge et sans mémoire: “To have knowledge of things, one must first give them a name. This, in any case, seems to me to have been Christopher Columbus' principle, for he named and he named; he named places, he named people, he named things. This world he saw before him had a blankness to it, the blankness of the newly made, the newly born. It had no before.” (115) La référence à Christophe Colomb est ici cruciale: un simple acte de nomination amorce en effet en 1493 le début de la colonisation d'Antigua, puisque c'est en passant au large de l'île et sans y débarquer que l'explorateur lui donne son nom actuel. Tout le travail de Kincaid sur les noms des plantes et la figure de Linné, inventeur des principes de la nomenclature moderne, est à mettre en relation avec ce moment inaugural, dont elle développe les présupposés et les implications sur le plan d'une politique du langage.¹¹

Kincaid met ainsi en scène Linné dans le rôle mythique d'Adam donnant à chaque plante son nom dans un jardin d'Eden absolument premier et vierge de toute culture, qui se trouve pourtant être l'une des serres de George Clifford, un riche marchand banquier impliqué dans le nouveau com-

¹¹ Sur la question de la politique des noms en botanique, voir aussi Anne Collett, “Gardening in the Tropics: A Horticultural Guide to Caribbean Politics and Poetics, with Special Reference to the Poetry of Olive Senior”, *SPAN: Journal of the South Pacific Association for Commonwealth Literature and Language Studies*, no 46, 1998, pp. 87–103.

merce mondial:¹² "If one does not know the names, one's knowledge of things is useless'. It was in George Clifford's greenhouse that Linnaeus gave some things names. The Adam-like quality of this effort was not lost on him." (124) Ironiquement, le paradis naturel qui s'offre à l'émerveillement de Linné est aussi artificiel et riche des spécimens du monde entier qui y ont été transplantés. Le caractère originel de la scène adamique, fondement mythique d'un grand récit du progrès, se trouve entaché par son inscription dans une histoire de la domination. Kincaid met aussi en exergue la prétention de ce récit du progrès à être fondateur et premier, en ironisant sur sa capacité à introduire de l'ordre là où régnait le chaos, et en lui donnant ainsi le caractère secondaire d'une parodie de la Genèse. Elle montre en outre que ce que ce récit définit comme chaos est en fait un monde de sens déjà investi par le langage: "In the beginning, the vegetable kingdom was chaos, people everywhere called the same things by a name that made sense to them, not by a name arrived at by an objective standard". (124)

Il faut relier ce thème de l'imposition d'un ordre au chaos au contexte des Lumières, lorsque la botanique systématisé dans un projet de connaissance de type encyclopédique une préoccupation pour la terminologie et la description déjà présente au 17^e siècle. Les voyages d'exploration ayant mené à une croissance exponentielle du nombre des plantes connues, les savants recherchent activement un ordre général permettant d'ordonner tous les éléments de la connaissance en leur appliquant une même grille de lecture. Le développement par Linné d'une nomenclature universelle, le système binomial d'appellation des espèces, résulte de cette volonté

¹² Le rôle que joue la référence au Jardin d'Eden chez Kincaid demanderait à être développé. Pour une discussion des liens entre jardin botanique et jardin d'Eden, voir John Prest, *The Garden of Eden: The Botanic Garden and the Recreation of Paradise*, New Haven, Yale University Press, 1981. Drayton souligne aussi ce lien et les dimensions religieuses du savoir botanique à travers toute son étude (Richard Drayton, *Nature's Government*, op. cit.).

d'alignement de la diversité concrète du monde végétal sur l'abstraction linguistique.¹³

Kincaid remet en cause l'exigence d'objectivité introduite par le système binomial en posant la question de la position nécessairement particulière à partir de laquelle elle est formulée: "But who has an interest in an objective standard? Who needs one?" (124) Retraçant la biographie de Linné, elle souligne le rôle que joue la question de la nomination dans la trajectoire personnelle du botaniste. Elle évoque d'abord une scène de nomination privée, celle par laquelle le père du petit Carl abandonne son nom commun d'Ingermarson pour acquérir plus noblement le nom propre de *Linnaeus*, en référence au tilleul du jardin familial (*lind*), vieux de plusieurs générations et vénéré par les gens du coin. Le père de Linné accroît à cette occasion son prestige social en naturalisant son rapport au lieu natal et en s'y enracinant littéralement. (120-121) Cet épisode n'est pas sans faire écho à la manière dont la jeune Elaine Potter Richardson se donne elle-même le nom de plume de Jamaica Kincaid une fois aux Etats-Unis, rompt avec son milieu social d'origine tout en inscrivant le rapport aux Antilles natales dans l'invention de sa *persona* littéraire.

La préoccupation de Kincaid pour l'éducation fait également retour dans son résumé de la biographie de Linné: "His father loved to grow things in this garden and would point them out to the young Carolus, but when the young Carolus could not remember the names of the plants, his father gave him a scolding and told him he would not tell him the names

¹³ Le système binomial permet d'une part de classer les espèces en fonction du genre auquel elles appartiennent et d'autre part de nommer chacune d'entre elles par un nom dit trivial. Pour une présentation succincte et vulgarisée de l'œuvre de Linné, voir Joëlle Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Paris, Delachaux et Niestlé, 2004, pp. 120-132. La contribution de Linné au développement d'une nomenclature moderne est généralement considérée comme l'apport principal d'un savant par ailleurs fixé sur une vision statique et dépassée du monde du fait de son éducation religieuse. A l'encontre de cette vision d'un savant coupé de son temps, Drayton souligne que Linné a aussi contribué à faire de la botanique une science économique au service du pouvoir et du développement des nations (Richard Drayton, *Nature's Government*, op. cit., pp. 72-74 et 108).

of any more plants." (121) A nouveau, cet épisode fait écho à la scène de pédagogie coloniale et de mémorisation décrite dans *Lucy*, et déjà évoquée plus haut. Les échos que la question du nom tissent entre l'autobiographie de Kincaid et la biographie de Linné font implicitement de la première une sorte d'alter ego féminin du deuxième. L'autorité rebelle de Kincaid se construit en miroir de celle de Linné, elle devient une sorte de contre-figure mimétique et ambiguë, dont le discours cherche à subvertir cette logique de la nomination impériale symbolisée pour elle par la figure du grand botaniste.

Cohérence et effondrement du sens: le traumatisme

Kincaid interroge donc les conditions de l'universalité d'un savoir des noms botaniques qu'elle-même doit utiliser pour décrire les plantes de son jardin, mais qui ne l'inclut qu'en la dépossédant. Elle identifie la science comme un grand récit dont elle cherche à repérer les intersections avec sa propre destinée. Par exemple, elle remarque que le commerce mondial auquel participe George Clifford, riche marchand dont Linné utilise les serres pour ses travaux, inclut nécessairement la traite des esclaves, dont elle est issue:

I enter the picture only when Linnaeus takes a boat to Holland. He becomes the doctor of an obviously neurotic man [...] named George Clifford. [...] And now how to go on, for on hearing that George Clifford was a rich merchant in the eighteenth century, I am sure I have become a part of the narrative of the binomial system of plant nomenclature. (122)

Kincaid cherche cependant en vain, en consultant cet instrument du savoir universel qu'est l'encyclopédie, à remonter de la personne de George Clifford aux noms des peuples colonisés par le commerce auquel il participe. Elle insiste sur les limites que rencontre sa quête d'un récit alternatif, qui énoncerait en toutes lettres sa relation à George Clifford et à travers lui Linné, et qui lui permettrait d'inverser le rapport de pouvoir-savoir:

George Clifford is interesting – shall I look at him? He long ago entered my narrative, I now feel I must enter his. [...] Only once have I come across an account of him that says he was a director of the Dutch East India Company. The Dutch East India Company would not have been involved in the Atlantic trade in human cargo from Africa, but human cargo from Africa was a part of world trade. To read a brief account of the Dutch East India Trading Company in my very old encyclopedia is not unlike reading the label on an old can of paint. The entry mentions dates, the names of Dutch governors or people acting in the Dutch interest; it mentions trade routes, places, commodities, incidents of war between the Dutch and other European people, it never mentions the people who lived in the area of the Dutch trading factories, places like Ceylon, Java, the Cape of Good Hope are emptied of their people as the landscape itself was emptied of the things they were familiar with, the things that Linnaeus found in George Clifford's greenhouse. (122)

En retracant la biographie de Carl von Linné, Kincaid cherche de même à intégrer cette figure de fondateur à un récit à elle, qui inclurait la dimension personnelle et le point de vue des exclus. Mais ce récit s'avère aussi nécessairement lacunaire, construit de fragments peu commensurables et isolés. Derrière le grand récit de la globalisation se profile une cohérence beaucoup plus difficile à établir: "And so what to make of all this, the small detail that is the linden tree, the large expanse of the Swedish empire, and a small boy whose father was a Lutheran pastor?" (121)

De l'arbre généalogique familial à l'expansion territoriale de l'empire suédois, à la discipline à laquelle un père luthérien soumet son enfant, on trouve chez Kincaid la recherche d'un ordre qui viendrait construire un sens de l'histoire et dans lequel l'histoire personnelle, l'histoire politique et l'histoire naturelle trouveraient leur place. Le déchiffrement de certains signes, comme l'appropriation par Linné du costume des Lapons qu'il visite (122) (un incident qui n'est pas sans convoquer lui aussi la logique du simulacre), ou l'appartenance de son patron George Clifford à la classe des marchands banquiers impliqués dans le commerce mondial, dessine de manière incertaine d'abord, puis de plus en plus assurée les contours d'un autre récit. Ce dernier n'existe certes que dans les interstices, les marges de cette histoire de la science. Pourtant, Kincaid construit à partir de ces intersections occasionnelles une cohérence qui tient à l'inscription des dominés dans tous les récits qui constituent l'histoire mo-

derne: "In almost every account of an event that has taken place sometime in the last five hundred years there is always a moment when I feel like placing an asterisk somewhere in its text and at the end of the official story making my own addition" (123).

Devant le pouvoir totalisant du système de nomenclature inventé par Linné, Kincaid réaffirme le je toujours déjà pris dans le récit de la domination. Or, alors que ce système impose un standard objectif plaçant tous les objets du savoir sur un même plan de comparaison, ce je apparaît comme la source d'un questionnement incommensurable, insistant sur ce qui échappe et résiste à la nomination scientifique tout en étant produit par elle:

It makes me ask again, what to call the thing that happened to me and all who look like me? Should I call it history? And if so, what should history mean to someone who looks like me? Should it be an idea; should it be an open wound, each breath I take and expel healing and opening the wound again, over and over, or is it a long moment that begins anew each day since 1492? (124)

Dans *My Garden(book)*, Kincaid ne cesse de construire des ponts entre des niveaux de savoir et d'expérience apparemment irréductibles l'un à l'autre. Elle a recours, ce faisant, à une syntaxe ample, qui lui permet d'articuler les différentes parties du récit global de la colonisation et de mettre en évidence la cohérence généralisée, la solidarité du savoir et du pouvoir qui construisent l'histoire du progrès scientifique. Dans le passage cité plus haut, Kincaid attire en revanche l'attention sur une articulation saccadée, celle de la respiration. Cette dernière se fait mouvement rythmique sans progression, expérience intime d'un effondrement du sens et de la nomination, ouverture et fermeture sans fin d'une blessure originelle, d'une "chose" sans nom propre qui ne peut être appelée "histoire" que par catachrèse. La respiration ouvre et referme un traumatisme non surmonté qui fait de ce point d'origine de la modernité qu'est 1492 un moment à vif auquel Kincaid est obligée de retourner encore et encore. Il y a là une quête de réappropriation par le langage qui est aussi à chaque fois épreuve de la dépossession et de l'aliénation, de l'absence d'un langage propre pour se raconter.

Dans le rythme de cette respiration, de cette souffrance, se joue cependant aussi une puissance de vie et de résistance qui est réaffirmation de l'implication du corps et de l'intime dans le langage et le savoir. Kincaid s'intéresse à la matérialité des livres, elle fait de la lecture un acte presque physique qu'elle refuse de séparer de la pratique du jardinage. L'opposition entre théorie et pratique, entre monde des idées et matière est remise en question lorsqu'elle expose ses livres à la boue du jardin, désacralisant ainsi leur autorité: "I read my books, but I also *use* them; that is, sometimes the reading is almost a physical act". (57) Mais en exprimant son désir de posséder deux exemplaires de chaque livre, l'un qu'elle prendrait avec elle au jardin et abîmerait par l'usage, l'autre qu'elle garderait intact, Kincaid témoigne aussi d'une ambivalence irrésolue entre son désir de préserver une perfection idéale du texte et celui de ruiner cette dernière en permettant à la matérialité du monde physique de la corrompre. Si donc le simulacre du musée s'efforce, comme nous l'avons vu plus haut, de maîtriser la tension entre matérialité corrompue et incorruptibilité, le dédoublement des exemplaires dont rêve Kincaid porte lui cette tension à la lumière. La fétichisation de l'unique qui sous-tend l'autorité de l'écrit se trouve ainsi subvertie. Mais surtout, ce geste du dédoublement parodie la logique de la copie comme original, logique qui fonde l'identité à soi du simulacre: d'un côté, les fleurs et fruits en verre du musée prétendent transcender une nature qu'ils ne font pourtant qu'imiter; de l'autre, le double exemplaire dont rêve l'auteure met en oeuvre la disparition de l'aura et affirme l'existence d'une matérialité toujours en excès du rêve d'une pureté première. Kincaid résiste ainsi la coupure entre nature et culture, coupure qui permet au langage d'exister comme sphère abstraite autonome tout en objectivant une nature définie comme sans histoire et hors culture.¹⁴

¹⁴ Sur l'enchevêtrement entre nature et culture dans *My Garden(book)*, voir Susie O'Brien, "The Garden and the World: Jamaica Kincaid and the Cultural Borders of Ecocriticism", *Mosaic*, 35, 2, 2002, pp. 168–183.

Vers un savoir alternatif?

Si Kincaid ne cesse pas d'affirmer le caractère traumatisant, durablement destructeur de la violence liée à la colonisation et aux pratiques de nomination qui accompagnent l'affirmation d'une suprématie européenne, elle ne renonce donc pas pour autant à chercher les moyens de résister à cette destruction:

This naming of things is so crucial to possession – a spiritual padlock with the key thrown irretrievably away – that it is a murder, an erasing, and it is not surprising that when people have felt themselves prey to it (conquest), among their first acts of liberation is to change their names (Rhodesia to Zimbabwe, LeRoi Jones to Amiri Baraka). That the great misery and much smaller joy of existence remain unchanged no matter what anything is called never checks the impulse to reach back and reclaim a loss, to try and make what happened look as if it had not happened at all. (91)

Ainsi, bien qu'à Antigua les plantes introduites artificiellement et décrites dans les manuels en soient venues à se substituer à la flore originale de l'île, il reste des plantes non répertoriées que Kincaid connaît par ses sens, par leur parfum et leur utilité concrète, mais sans être en mesure de les nommer:

I do not know the names of the plants in the place I am from (Antigua). I can identify the hibiscus, but I do not know the name of a white lily that blooms in July, opening at night, perfuming the air with a sweetness that is almost sickening, and closing up at dawn. There is a bush called whitehead bush; it was an important ingredient in the potions my mother and her friends made for their abortions, but I do not know its proper name". (89)

Cette flore renvoie à un savoir pratique, oral, non-officiel dans la mesure où il peut être utilisé pour les avortements, renvoyer au corps et à un autre type de maîtrise de la nature. Kincaid connaît l'existence de ce savoir, mais elle en est en même temps coupée.¹⁵

¹⁵ Sur les rapports historiques et actuels entre botanique officielle et savoirs indigènes, voir David Wade Chambers and Richard Gillespie, "Locality in the History of Science: Colonial Science, Technoscience, and Indigenous Knowledge", *Nature and Empire: Science and the Colonial*

Elle en retrouve cependant partiellement les sources précoloniales dans le folklore d'Antigua. Ainsi, Kincaid renoue avec une autre pratique de la nomination, dont elle fait l'anamnèse. A plusieurs reprises, en effet, elle raconte comment la vue d'une plante donnée fait soudain remonter à sa mémoire une scène d'enfance. Elle se souvient ainsi avoir joué autrefois avec le fruit d'un buisson, dont elle ne connaît pas le nom propre, qu'elle n'a jamais vu en fleurs (on se souvient que les simulacres de Harvard couvraient au contraire le cycle entier de la plante), mais qu'elle peut décrire avec précision:

My mother and I were sitting on the steps in front of her house one day and I suddenly saw a beautiful (to me now; when I was a child I thought it ugly) bush whose fruit I remembered playing with when I was a child; it is a herbaceous plant with a red stem covered with red thorns, and emerald-green simple leaves with the same red thorns running down the leaf from the leaf stalk. I cannot remember what its flowers were like – it was not in flower when I saw it while I was sitting with my mother – but its fruit is a small, almost transparent red berry, and it is with this I used to play. (101)

Au nom propre de cette plante indigène, non mentionné dans le texte et qui ne figure donc apparemment pas dans la botanique qui lui a été enseignée dans son enfance, se substitue une pluralité de dénominations orales:

We children sometimes called it chinaberry; because of its transparent, glassy look, it reminded us of china dinnerware (we were only vaguely familiar with such a thing as china, having seen it perhaps once or twice) and sometimes baby tomato – because of its size and to show that it was not real, a baby any thing was not a real thing. When I pointed it out to my mother, she called it something else; she called it cancanberry bush and said that years ago when people could not afford to see doctors, if their child had thrush, they would make a paste with this fruit and rub it inside the child's mouth, and this would make it go away. But, she said, no one bothers with any of this anymore. (101)

Enterprise, édité par Roy MacLeod, *op. cit.*, pp. 221–240. Il faut remarquer que le remplacement des termes indigènes oraux par les termes écrits de la botanique est un processus complexe. Voir à ce sujet le cas des Antilles françaises: François Regourd, “Maîtriser la nature: un enjeu colonial. Botanique et agronomie en Guyane et aux Antilles (XVIIe–XVIIIe siècles)”, *RFHOM*, *op. cit.*, pp. 39–63.

Les dénominations métaphoriques inventées par l'enfant relèvent d'une esthétisation naïve qui intègre le fruit dans le jeu, permettant une appropriation imaginaire et pourtant concrète, par l'usage ludique, de la porcelaine, dont la matière raffinée est synonyme de privilège social et d'aisance. Le nom donné par la mère renvoie de son côté à un usage pratique médical. La plante suscite chez elle un récit ressuscitant un fragment de la pharmacopée indigène, des pratiques déclarées obsolètes, mais qui semblent pourtant vivantes puisqu'une amie de la famille évoque aussi devant Kincaid son utilisation d'une tisane à base de plantes dont elle cite le nom. Cette tisane sert notamment aux avortements, et témoigne d'un savoir inofficiel et non écrit des femmes, savoir des plantes mais aussi savoir du corps sexué: "The day before that, a friend of hers had come to pay her a visit, and when my mother offered her friend something to eat and drink, her friend declined because, she said, she had some six sixty-six and maiden-blush tea waiting at home for her. This tea is taken on an empty stomach, and it is used for all sorts of ailments, including abortions." (102)

On ne trouvera cependant guère plus, dans *My Garden(book)*, que ces débuts d'esquisse d'une botanique indigène, à laquelle Kincaid n'a qu'un accès lacunaire. Kincaid est beaucoup plus marquée par une tradition occidentale moderne de la littérature de jardin qu'elle perpétue tout en s'attachant à la critiquer et à la subvertir, du président américain Thomas Jefferson, grand amateur de jardins et auteur, déjà, d'un *Garden Book* (1766–1824), à l'écrivaine et journaliste britannique Vita Sackville-West, en passant par Gertrude Jekyll, conceptrice victorienne de jardins réputés et autorité reconnue en ce qui concerne leur esthétique.

Néanmoins, l'écriture de Kincaid ne se réduit pas à un ludisme intertextuel postmoderne, même politisé et critique, car le jardin est aussi pour elle, nous l'avons vu brièvement, un lieu où explorer une mémoire intime. Kincaid trouve dans le jardinage le modèle d'un autre savoir: elle le traite non plus comme une pratique instrumentale subordonnée au savoir théorique de la botanique ou aux normes prescriptives d'une esthétique des jardins, mais comme une pratique impliquant un processus d'incorporation du sens. Kincaid refuse de penser le jardinage comme mise en œuvre d'un projet abstrait de

maîtrise de l'environnement, comme concrétisation d'un savoir théorique et d'une esthétique préexistante. Elle sème, dispose, arrose, sans préjuger du résultat, assumant délibérément la contingence de ce qui en sortira. Pour déplacer une logique contraignante de la rationalité, cette pratique du jardinage se présente comme spontanée, procède par coups de cœur irrationnels, mais dont le sens enfoui surgit après coup dans la mémoire, et par un refus emphatique des hiérarchies esthétiques. Comme réentrelacement des plantes et du langage, des mots et des choses, de la nature et de l'histoire, cette pratique découvre *a posteriori* que les plantes et le corps recèlent aussi une mémoire et un savoir prospectifs, qui ne se donnent que dans la non-maîtrise et dans l'après-coup. Ils ne permettent pas de se réapproprier ce qui du passé est resté interdit, mais sont ouverture sur l'avenir.¹⁶

¹⁶ J'ai développé cette idée d'une contre-pratique du jardinage, seulement esquissée ici, dans un article qui propose aussi une lecture féministe du texte: Agnese Fidecaro, "Jamaica Kincaid's Practical Politics of the Intimate in *My Garden(Book):*", *Women's Studies Quarterly*, vol. 34, no 1 & 2, spring/summer 2006, pp. 250–270.

Abstract

Jamaica Kincaid's collection of gardening chronicles, *My Garden(book)*: draws attention to the ways in which colonial interests and attitudes have shaped the history of botany. She thus makes her gardening practice the site of an ambivalent engagement with imperial power. Through her discussion of the colonial school, the botanic garden and the botanic museum, Kincaid questions the authority to name that is bound up with botany and explores the relation to materiality and the body that underlies its pedagogical practices. Her retelling of Carl von Linné's biography draws attention to the complex role naming plays in his personal trajectory and scientific achievement, and suggests a parallel with Columbus' imperial gesture of naming her native island. This emphasis on naming allows Kincaid to construct her own rebellious authority, which has a lot to do with the ability to rename herself, as a mirror of the male botanist's. Kincaid thus turns herself into an ambiguous counterfigure, who builds bridges between incommensurables domains to counteract the logic of imperial nomination and categorisation. Yet her constructions of historical coherence always threaten to be shattered by returning traumatisation. Her fragmented memories of Antiguan folklore, the transmission of which is mediated by women, allow her to look for traces of an alternative practice of naming, connected with gardening as a form of practical engagement with her environment: one that would not negate the relation between words and the body/the material sphere and that would replace the master discourse of history with the working through of memory.

